

tout à nous-mêmes. Si le coup ne porte pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive, et enfonçons-le plus avant. Plût à Dieu que nous le fassions entrer, qu'il entre si profondément, que la blessure aille jusqu'au vif; que le cœur soit serré par la componction, que le sang de la plaie coule par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle si élégamment le sang de l'âme ! c'est alors que Jésus-Christ aura prêché; et c'est ce dernier effet de la sainte prédication qui me reste à examiner en peu de paroles dans ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Quand je considère les raisons pour lesquelles les discours sacrés, qui sont pleins d'avis si pressants, sont néanmoins si peu efficaces; voici celle qui me semble la plus apparente. C'est que les hommes du monde présumant trop de leur sens, pour croire que l'on puisse leur persuader ce qu'ils ne veulent pas faire d'eux-mêmes; et d'ailleurs, n'étant pas touchés par la vérité qui luit clairement dans leur conscience, ils ne croient pas pouvoir être émus des paroles qu'elle inspire aux autres: si bien qu'ils écoutent la prédication, ou comme un entretien indifférent, par coutume et par compagnie; ou tout au plus, si le hasard veut qu'ils rencontrent à leur goût, comme un entretien agréable qui ne fait que chatouiller les oreilles par la douceur d'un plaisir qui passe.

Pour nous désabuser de cette pensée, considérons, chrétiens, que la parole de l'Évangile, qui nous est portée de la part de Dieu, n'est pas un son qui se perde en l'air; mais un instrument de la grâce. On ne peut assez admirer l'usage de la parole dans les affaires humaines: qu'elle soit, si vous voulez, l'interprète de tous les conseils, la médiatrice de tous les traités, le gage de la bonne foi et le lien de tout le commerce; elle est et plus nécessaire et plus efficace dans le ministère de la religion: et en voici la preuve sensible. C'est une vérité fondamentale, que l'on ne peut obtenir la grâce que par les moyens établis de Dieu. Or est-il que le Fils de Dieu, l'unique médiateur de notre salut, a voulu choisir la parole pour être l'instrument de sa grâce et l'organe universel de son Saint-Esprit dans la sanctification des âmes. Car, je vous prie, ouvrez les yeux, contemplez tout ce que l'Église a de plus sacré, regardez les fonts baptismaux, les tribunaux de la pénitence, les très-augustes autels: c'est la parole de Jésus-Christ qui régénère les enfants de Dieu; c'est elle qui les absout de leurs crimes; c'est elle qui leur prépare sur ces saints

autels une nourriture divine d'immortalité. Si elle opère si puissamment aux fonts du baptême, dans les tribunaux de la pénitence, et sur les autels, gardons-nous bien de penser qu'elle soit inutile dans les chaires; elle y agit d'une autre manière, mais toujours comme l'organe de l'Esprit de Dieu. Et en effet, qui ne le sait pas? c'est par la prédication de l'Évangile que cet Esprit tout-puissant a donné des disciples, des imitateurs, des sujets et des enfants à Jésus-Christ. S'il a fallu effrayer les consciences criminelles, la parole a été le tonnerre: s'il a fallu captiver les entendements sous l'obéissance de la foi, la parole a été la chaîne par laquelle on les a entraînés à Jésus-Christ: s'il a fallu percer les cœurs par l'amour divin, la parole a été le trait qui a fait ces blessures salutaires: *Sagitta tua acuta: populi sub te cadent*¹. Et il ne faut pas s'étonner si, parmi tant de secours, tant de sacrements, tant de ministères divers de l'Église, le saint concile de Trente a déterminé² qu'il n'y a rien de plus nécessaire que la prédication de l'Évangile; puisque c'est elle qui a opéré de si grands miracles. Elle a établi la foi, elle a rangé les peuples à l'obéissance, elle a renversé les idoles, elle a converti le monde.

Mais, messieurs, tous ces effets furent autrefois, et il ne nous en reste plus que le souvenir. Jésus-Christ n'est plus écouté, ou il est écouté si négligemment, qu'on donnerait plus d'attention aux discours les plus inutiles. Sa parole cherche partout des âmes qui la reçoivent; et partout la dureté invincible des cœurs préoccupés lui ferme l'entrée. Ce n'est pas qu'on n'assiste aux discours sacrés. La presse est dans les églises durant cette sainte quarantaine; plusieurs prêtent l'oreille attentivement: mais ce n'est ni l'oreille ni l'esprit que Jésus demande. « Mes frères, dit saint Augustin, la prédication est un grand mystère: *magnum sacramentum, fratres*. Le son de la parole frappe au dehors, le maître est au dedans: » la véritable prédication se fait dans le cœur: *Sonus verborum aures percipit, magister intus est*³. C'est pourquoi ce maître céleste a dit tant de fois en prêchant: « Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute⁴. » Certainement, chrétiens, il ne parlait pas à des sourds; mais il savait, ce divin docteur, qu'il y en a « qui en voyant ne voient pas, et qui en écoutant n'écoutent pas⁵. » Il savait qu'il y a en nous un endroit profond où la voix humaine ne pénètre point, où lui seul a droit de se faire

¹ Ps. XLIV, 7.

² Sess. V, cap. II.

³ In Epist. Joan. Tract. III, n° 13, t. III, part. II, col. 649.

⁴ Matth. XIII, 9.

⁵ Ibid. 13.

entendre: « Qu'elle est secrète, dit saint Augustin; qu'elle est éloignée des sens de la chair, « cette retraite où Jésus-Christ fait leçon, cette école où Dieu est le maître! » *Valde remota est a sensibus carnis hæc schola*¹. Pour rencontrer cette école et pour écouter cette leçon, il faut se retirer au plus grand secret, et dans le centre du cœur. Pour entendre prêcher Jésus-Christ, il ne faut pas ramasser son attention au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs; il ne faut pas se recueillir au lieu où se goûtent les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons desirs: ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements; il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré, où se tiennent le conseil du cœur, où se déterminent tous ses desseins, où l'on donne le branle à ses mouvements; c'est là que, sans s'arrêter à la chaire matérielle, il faut dresser à ce Maître invisible une chaire invisible et intérieure, où il prononce ses oracles avec empire. Là, quiconque écoute obéit, quiconque prête l'oreille a le cœur touché. C'est là que la parole divine doit faire un ravage salutaire, en brisant toutes les idoles, en renversant tous les autels où la créature est adorée, en répandant tout l'encens qu'on leur présente, en chassant toutes les victimes qu'on leur immole; et sur ce débris ériger le trône de Jésus-Christ victorieux: autrement, on n'écoute pas Jésus-Christ qui prêche.

S'il est ainsi, chrétiens, hélas! que Jésus-Christ a peu d'auditeurs, et que dans la foule des assistants il se trouve peu de disciples! Où sont-elles ces âmes soumises que l'Évangile attendrit, que la parole de vérité touche jusqu'au cœur? En effet, ou nous écoutons froidement, où il s'élève seulement en nous des affections languissantes, faibles imitations des sentiments véritables; desirs toujours stériles et infructueux, qui demeurent toujours desirs, et qui ne se tournent jamais en résolutions; flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière; mais qui court légèrement par-dessus, et que le moindre souffle éteint tellement, que tout s'en perd en un instant, jusqu'au souvenir: *Fili Ephrem, intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli*²: « Les enfants d'Éphrem, dit David, « préparaient leurs flèches et bandaient leur arc; « mais ils ont lâché pied au jour de la guerre. » En écoutant la prédication, ils concevaient en eux-mêmes de grands desseins; ils semblaient aiguïser leurs armes contre leurs vices: au jour

de la tentation ils les ont rendues honteusement. Ils promettaient beaucoup dans l'exercice; ils ont plié d'abord dans le combat: ils semblaient animés quand on sonnait de la trompette; ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains: *Fili Ephrem, intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli*.

Dirai-je ici ce que je pense? De telles émotions, faibles, imparfaites, et qui se dissipent en un moment, sont dignes d'être formées devant un théâtre, où l'on ne joue que des choses faites, et non devant les chaires évangéliques où la sainte vérité de Dieu paraît dans sa pureté. Car à qui est-ce qu'il appartient de toucher les cœurs, sinon à la vérité? C'est elle qui apparaîtra à tous les cœurs rebelles au dernier jour; et alors on connaîtra combien la vérité est touchante. « En « la voyant, dit le Sage, ils seront troublés d'une crainte horrible: » *Videntes turbabuntur timore horribili*³: ils seront agités et angoissés; eux-mêmes se voudront cacher dans l'abîme. Pourquoi cette agitation, messieurs? c'est que la vérité leur parle. Pourquoi cette angoisse? c'est que la vérité les presse. Pourquoi cette fuite précipitée? c'est que la vérité les poursuit. Ah! te trouverons-nous toujours partout, ô vérité persécutive? oui, jusqu'au fond de l'abîme ils la trouveront: spectacle horrible à leurs yeux, poids insupportable sur leurs consciences, flamme toujours dévorante dans leurs entrailles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous soyons touchés de la vérité, de peur d'en être touchés de cette manière furieuse et désespérée?

O Dieu, donnez efficace à votre parole. O Dieu, vous voyez en quel lieu je prêche, et vous savez, ô Dieu, ce qu'il y faut dire. Donnez-moi des paroles sages; donnez-moi des paroles efficaces, puissantes; donnez-moi la prudence; donnez-moi la force; donnez-moi la circonspection; donnez-moi la simplicité. Vous savez, ô Dieu vivant, que le zèle ardent qui m'anime pour le service de mon roi, me fait tenir à bonheur d'annoncer votre Évangile à ce grand monarque, grand véritablement, et digne par la grandeur de son âme de n'entendre que de grandes choses, qu'on ne lui inspire que de grands desseins pour son salut; digne, par l'amour qu'il a pour la vérité, de n'être jamais déçu. Sire, c'est Dieu qui doit parler dans cette chaire: qu'il fasse donc par son Saint-Esprit, car c'est lui seul qui peut faire un si grand ouvrage, que l'homme n'y paraisse pas; afin que Dieu y parlant tout seul, par la pureté de son Évangile, il fasse dieux tous ceux qui l'écoutent, et particulièrement Votre Majesté, qui ayant déjà l'honneur

¹ De Præd. SS. cap. VIII, n° 13, t. X, col. 799.

² Ps. LXXVII, 12.

³ Sap. V, 2.

¹ Serm. CCCLI, n° 7, t. V, col. 1356.

de le représenter sur la terre, doit aspirer à ce lui d'être semblable à lui dans l'éternité, en le voyant face à face, tel qu'il est, et selon l'immensité de sa gloire, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

QUATRIÈME SERMON

POUR

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÈME.

SUR LA PÉNITENCE.

Trois motifs pressants qui doivent exciter les hommes à la pénitence. Vaines idoles que le pécheur se fait de la miséricorde et de la justice : assurance de la rémission pour ceux qui retournent à Dieu. Difficulté de la conversion : puissance de Dieu pour l'opérer. Caractères de la vraie pénitence et ses effets. Prix du temps que Dieu nous accorde : pourquoi les hommes le perdent si aisément : illusions qu'il leur fait. Nécessité d'une pénitence qui ne connaisse point de délais.

Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons, en vous aidant, que vous ne receviez point en vain la grâce de Dieu. II. Cor. VI, 1.

C'est avec raison, chrétiens, que nous reprochons aux pécheurs que leur infidélité est inexcusable : car il n'y a grâce, il n'y a remède, il n'y a sorte de secours qu'ils puissent demander à Dieu pour se retirer de l'abîme, qui ne leur soit tous les jours offert par cette miséricorde infinie qui ne veut pas leur mort, mais leur conversion. Pour nous en convaincre, mes frères, examinons, je vous prie, attentivement ce que peut désirer un homme que le remords de sa conscience presse de retourner à la droite voie. La première pensée qui lui vient est celle de ses péchés, dont l'horreur et la multitude le font douter du pardon. Sur cela nous lui annonçons de la part de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est notre propitiateur par son sang ; nous, dis-je, dans lesquels il a plu à Dieu de mettre le ministère de paix et de réconciliation, nous lui annonçons l'indulgence et la rémission de ses crimes. Il commence à respirer dans cette espérance ; mais une seconde difficulté le vient rejeter dans de nouveaux troubles : c'est l'obligation de changer sa vie ou ses inclinations corrompues ; et ses habitudes invétérées lui font sentir des empêchements qu'il ne croit pas pouvoir jamais surmonter. Pour le rassurer de cette crainte, nous lui découvrons dans les mains de Dieu, et dans les secrets de sa puissance, des remèdes, premièrement très-efficaces, puisqu'ils guérissent infailliblement tous ceux qui s'en servent, et secondement très-présents, puisqu'on

les donne toujours à qui les demande. Ainsi les plus grands pécheurs ne pouvant douter, ni du pardon s'ils se convertissent, ni de leur conversion s'ils l'entreprennent, ils n'ont plus rien à désirer que du temps pour accomplir cet ouvrage : et sur ce sujet, chrétiens, ce n'est pas à nous à leur répondre ; mais Dieu se déclare assez par les effets mêmes : car il prolonge leur vie, il dissimule leur ingratitude ; et reculant tous les jours le temps destiné à la colère, il fait connaître assez clairement qu'il veut donner du loisir à la pénitence.

Par où il nous montre, mes frères, qu'il ne refuse rien aux pécheurs de ce qui leur est nécessaire. Ils ont besoin de trois choses : de la miséricorde divine, de la puissance divine, de la patience divine : de la miséricorde pour leur pardonner, de la puissance pour les secourir, de la patience pour les attendre ; et Dieu accorde tout libéralement. La miséricorde promet le pardon, la puissance offre le secours, la patience donne le délai. Que reste-t-il maintenant, sinon que nous disions aux pécheurs avec l'apôtre : *Adjuvantes autem exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* ? « Nous vous exhortons, mes frères, que vous ne receviez pas en vain la grâce de Dieu : » ne rejetez pas la grâce de la rémission qui promet d'abolir vos crimes ; ne recevez pas en vain la grâce de la conversion du cœur qui s'offre pour corriger vos mœurs dépravées ; enfin ne recevez pas en vain cette troisième grâce si considérable, qui vous est donnée pour faire profiter les deux autres, je veux dire le temps, ce temps précieux dont il ne s'écoule pas un seul moment qui ne puisse vous valoir une éternité. Voilà, mes frères, trois motifs pressants pour exciter les hommes à la pénitence, et c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est assez naturel à l'homme de se laisser emporter facilement aux extrémités opposées. Le malade, pressé de la fièvre, désespère de sa guérison ; le même étant rétabli s' imagine qu'il est immortel. Dans les horreurs de l'orage, le nautonnier effrayé dit un adieu éternel aux flots ; mais aussitôt que la mer est un peu apaisée, il se rembarque sans crainte, comme s'il avait dans ses mains les vents et les tempêtes. Cet homme qui s'est pensé perdre dans une intrigue dangereuse, renonçait de tout son cœur à la cour ; et à peine s'est-il démêlé, qu'il se rengage de nouveau, comme s'il avait essuyé toute la colère de la fortune. Cette conduite inégale et désordonnée éclate principalement dans les pécheurs, mais d'une manière opposée. Car cette folle et témé-

raire confiance par laquelle ils se nourrissent dans leurs péchés, les conduit à la fin au désespoir : ils passent du désespoir à l'espérance : dans la chaleur de leurs crimes, ils ne peuvent croire que Dieu les punisse ; et puis, accablés de leur pesanteur, ils ne peuvent plus croire que Dieu leur pardonne : « et ils vont de péchés en péchés comme à une ruine certaine, désespérés par leur espérance : » *Feruntur magno impetu, nullo revocante, spe desperati* ¹.

En effet, considérez cet homme emporté dans l'ardeur de sa passion ; il ne trouve aucune apparence qu'un Dieu si grand et si bon veuille tyranniser sa créature, ni exercer sa puissance pour briser un vaisseau de terre : longtemps il s'est flatté de cette pensée, qu'il n'était pas digne de Dieu de se tenir offensé de ce que faisait un néant, ni de s'élever contre un néant. Après, une seconde réflexion lui fait voir combien cette entreprise est furieuse, qu'un néant s'élève contre Dieu. Là il se dit à lui-même ce que criait le prophète à ce capitaine des Assyriens : « Contre qui as-tu blasphémé, contre qui as-tu élevé ta voix et tourné tes regards superbes ? » *Quem blasphemasti, contra quem exaltasti vocem tuam, et elevasti in excelsum oculos tuos ?* « C'est contre le Saint d'Israël, » c'est contre un Dieu tout-puissant : *Contra Sanctum Israel* ². Son audace insensée le confond ; et lui, qui ne voyait rien qui pût épuiser la miséricorde, ne voit plus rien maintenant qui puisse apaiser la justice. Mais voici la cause apparente de cet égarément prodigieux : c'est en effet, chrétiens, que l'une et l'autre de ces qualités est d'une grandeur infinie, je veux dire la miséricorde et la justice : de sorte que celle que l'on envisage occupe tellement la pensée, qu'elle n'y laisse presque plus de place pour l'autre ; d'autant plus que paraissant opposées ; on ne comprend pas aisément qu'elles puissent subsister ensemble dans ce suprême degré de perfection : ce qui fait que la grande idée de la miséricorde fait que le pécheur oublie la justice, et que la justice réciproquement détruit en son esprit la miséricorde ; de sorte que l'abattement de son désespoir égale les emportements et la folle présomption de son espérance.

Il nous faut détruire, messieurs, ces vaines idoles de la miséricorde et de la justice, que le pécheur aveuglé adore en la place de la véritable justice et de la véritable miséricorde. Vous vous trompez, ô pécheurs, lorsque vous vous persuadez follement que ces deux qualités sont incompatibles, puisqu'au contraire elles sont amies.

¹ S. Aug. Serm. xx, n° 4, t. v, col. 108.

² IV. Reg. XIX, 12.

Car, mes frères, la bonté de Dieu n'est pas une bonté insensible, ni une bonté déraisonnable ; le Dieu que nous adorons n'est pas le Dieu des marcionites, un Dieu qui ne punit pas, souffrant jusqu'au mépris et indulgent jusqu'à la faiblesse : ce n'est pas un Dieu, dit Tertullien, « sous lequel les péchés soient à leur aise, et dont on se puisse moquer impunément : » *sub quo delicta gauderent, cui diabolus illuderet*. Voulez-vous savoir comment il est bon, voici une belle réponse de Tertullien : « Il est bon, non pas en souffrant le mal, mais en se déclarant son ennemi : *Qui non alias plene bonus sit, nisi mali æmulus*. Sa justice fait partie de sa bonté : pour être bon comme il faut, « il exerce l'amour qu'il a pour le bien par la haine qu'il a pour le mal : » *Uti boni amorem odio mali exerceat* ¹. Ne vous persuadez donc pas que la justice soit opposée à la bonté dont elle prend au contraire la protection, et l'empêche d'être exposée au mépris.

Mais sachez que la bonté n'est pas non plus opposée à la justice ; car si elle lui ôte ses victimes, elles les lui rend d'une autre sorte : au lieu de les abattre par la vengeance, elle les abat par l'humilité ; au lieu de les briser par le châtement, elle les brise par les douleurs de la pénitence : et s'il faut du sang à la justice pour le satisfaire, la bonté lui présente celui d'un Dieu. Ainsi, bien loin d'être incompatibles, elles se donnent la main mutuellement. Il ne faut donc ni présumer ni désespérer. Ne présumez pas, ô pécheurs ! parce qu'il est très-vrai que Dieu se venge ; mais ne vous abandonnez pas au désespoir, parce que, s'il m'est permis de le dire, il est encore plus vrai que Dieu pardonne.

Cette vérité étant supposée, il est temps maintenant, messieurs, que je tâche de vous faire entendre par les Écritures cette grâce singulière de la rémission des péchés. Comme c'est le fruit principal du sang du nouveau Testament, et l'article fondamental de la prédication évangélique, le Saint-Esprit, mes frères, a pris un soin particulier de nous en donner une vive idée, et de nous l'exprimer en plusieurs façons, afin qu'il entre en nos cœurs plus profondément. Il dit que Dieu oublie les péchés, qu'il ne les impute pas, qu'il les couvre ; il dit aussi qu'il les lave, qu'il les éloigne de nous, et qu'il les efface. Pour entendre le secret de ces expressions, et des autres que nous voyons dans les saintes Lettres, il faut remarquer attentivement l'effet du péché dans le cœur de l'homme, et l'effet du péché dans le cœur de Dieu.

Le péché dans le cœur de l'homme est une

¹ Adv. Marcion. lib. II, n° 26.